



CULTURE

MARYSE CONDÉ

“C’est mon dernier livre”

Après avoir galéré en AFRIQUE et enseigné aux ÉTATS-UNIS, la romancière de “SÉGOU”, affaiblie par la maladie, s’est retirée près de Gordes avec son mari, auquel elle a dicté ce beau roman. Visite

Par GREGOIRE LEMENAGER

LE FABULEUX ET TRISTE DESTIN D'IVAN ET IVANA,
Maryse Condé, JC Lattès, 250 p., 19 euros.

Des patates douces pour remplacer les navets. N’ayant jamais rien fait comme tout le monde, Maryse Condé cuisine le navarin comme personne ; et c’est savoureux. « *La cuisine, c’est tout ce qui me reste*, articule l’auteur de “Mets et merveilles”. *Je ne peux pas marcher, pas écrire, je ne pourrai bientôt plus parler, mais je peux encore cuisiner. Alors j’y tiens. Les plats antillais, les accras ou le colombo,*





je ne sais pas faire. Pour moi, depuis l'adolescence, la cuisine est une création. J'ai une recette de poulet au miel et aux crevettes, c'est dé-li-cieux. Mes filles viennent de Paris exprès pour manger ce que j'ai préparé. Je suis aidée de Richard, bien sûr. Mais si on m'enlève la cuisine, je n'ai plus rien. »

Richard, c'est Richard Philcox, l'homme qui a « changé [s]a vie » lorsqu'il l'a tutoyée, en 1969, dans la salle des professeurs du lycée Gaston-Berger de Kaolack, au Sénégal. Cet aimable gentleman britannique est le mari et le traducteur de Maryse Condé. Depuis qu'une saloperie de maladie dégénérative affecte son système nerveux, il est aussi son secrétaire, son marmiton, son chauffeur, son infirmier à domicile. Tous deux se sont retirés il y a un an près de Gordes, dans une bâtisse qui sait garder la fraîcheur quand le soleil cogne sur la garrigue. « Paris, je n'en pouvais plus, dit la romancière de "la Migration des cœurs". J'étais prisonnière de la rue Chapon, de notre appartement. Toi, Richard, tu étais un peu mécontent de partir. Merci Richard, merci deux fois. » Leur grand regret commun, c'est New York où, de 1985 à 2013, Maryse Condé a enseigné la littérature à l'université Columbia : « On était bien logés, on avait tout. On est revenus, hélas, pour la carte Vitale, les médicaments presque gratuits, le kiné... Je n'aime pas penser à New York, ça me rend triste. J'aime bien Gordes, mais ce n'est pas pareil. Enfin, c'est vivable. On se débrouille. »

"MA MÈRE N'A PAS LU UN SEUL DE MES ROMANS"

Se débrouiller, Maryse Condé a toujours su faire. Il faut bien, quand on débarque seule de Pointe-à-Pitre, à 16 ans, au lycée Fénelon, rêvant d'entrer à Normale-Sup, persuadée d'être « la personne la plus intelligente du monde », capable d'écrire à la revue « Esprit » que Frantz Fanon n'a « absolument rien compris » aux Antilles, et qu'on se retrouve à accoucher d'un petit garçon sans père à 6750 kilomètres de chez soi. C'était en 1956, Maryse Boucolon avait 19 ans. Son premier amour, un intellectuel haïtien, s'était envolé. Il n'était plus question de Normale-Sup, pas question non plus de revenir en Guadeloupe où ses parents, des « grands Nègres » partis de pas grand-chose, qui furent « le premier couple de Noirs à posséder une voiture, une Citroën C4 », l'avaient élevée en lui lisant les contes de Perrault, dans l'idée qu'il est inutile de parler créole et que la cuisine antillaise est « grossière ». Comment disait Céline, déjà ? « On est parti dans la vie avec les conseils des parents. Ils n'ont pas tenu devant l'existence. » Etre seule à Paris dans ces années-là, c'est se résigner à confier son fils à l'Assistance publique en cherchant du travail. C'est apprendre la mort de sa mère sans l'avoir revue : « Avoir vécu sans elle a toujours tout gâché. Elle n'a jamais connu mes enfants, pas lu un seul de mes livres. J'en parle peu, je n'en parle même jamais ; mais c'est un vide constant, je n'ai jamais pu m'y habituer. » C'est enfin, c'est surtout peut-



être, découvrir la couleur de sa peau : « *Elle est mignonne, la petite négresse* », disent des gens dans le métro. « *L'Europe est moralement, spirituellement indéfendable* », martèle Césaire dans le « Discours sur le colonialisme », qui promet que tous les Noirs pourraient être frères. « *J'avais besoin de ce mythe-là pour survivre, besoin de croire que nous étions un peuple* », dit Maryse Condé en laissant refroidir son café, face aux oliviers, avec l'altière nonchalance d'une reine africaine en exil.

Les années vécues dans la Guinée de Sékou Touré, avec un comédien épousé trop jeune, auraient eu de quoi la vacciner. Son beau-frère y meurt « *emprisonné pour un complot imaginaire* », pendant qu'à peu près tout le monde manque d'à peu près tout. Mais « *vacciner n'est pas le mot. Je me suis toujours intellectuellement opposée à la négritude, mais j'ai aussi un côté sentimental qui l'aime et la recherche. J'en ai toujours besoin pour affronter la vie.* » Se débrouiller, toujours. Avec Mamadou Condé, elle a bientôt une fille, deux filles, trois filles. Trouve un petit poste de prof en Côte d'Ivoire, où « *un fossé sépare les Antillais des Africains* ». Repasse par Paris, pour une histoire torride avec un fils naturel de François Duvalier. Se retrouve au Ghana, d'où on l'expulse après quatre jours de prison : « *Je vivais avec un avocat, donc je savais que j'allais m'en sortir. Toute ma vie est bâtie sur ces deux extrêmes : une grande vulnérabilité, avec la peur de disparaître, et la certitude d'être invincible, qui me vient en partie de mon enfance. J'avais ce que je suis en train de perdre : un amour de la vie. Je commence à changer d'approche, mais quand je suis seule avec moi-même, je réfléchis : j'ai un mari assez exceptionnel, des enfants qui m'aiment et que j'aime, des petits-enfants aussi. Etre très malade et faire un livre, c'est un acte d'espoir, que je le veuille ou non.* »

"J'AURAIS AIMÉ AVOIR UN GRAND PRIX LITTÉRAIRE"

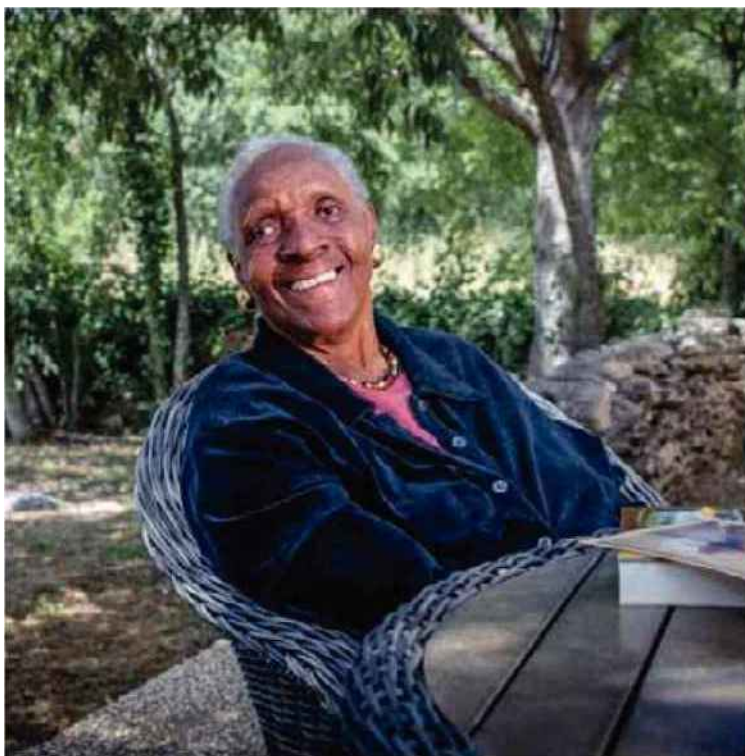
L'écriture, Maryse Condé y est venue tard, « *à l'âge mûr de 42 ans* », après douze années de galères en Afrique et la rencontre de Richard. Elle ne s'est jamais arrêtée. Son œuvre, très étudiée aux Etats-Unis, ne se limite pas au grand succès remporté en 1984 par « *Ségou* », puissante saga historique sur le naufrage de l'empire bambara aux XVIII^e et XIX^e siècles (« *Ségou* » vient d'entrer dans la collection « *Classics* » de Penguin). Elle compte une vingtaine de titres qui vont d'« *Heremakhonon* » à « *la Vie sans fards* », sa remarquable autobiographie, en passant par « *les Derniers Rois mages* » ou « *Histoire de la femme cannibale* ». « *J'aurais aimé avoir un grand prix littéraire*, avoue cette finaliste déçue du Man Booker International Prize 2015. *Mon rêve aurait été qu'on lise tous mes livres. Je n'ai pas atteint ce rêve. C'est normal, il y a tant d'écrivains. J'ai beaucoup écrit... Et comme dit Erik Orsenna, "si on vous*



Maryse Condé, ci-dessus, à Paris, en 1986. A droite, dans son jardin, à Gordes, le 30 mai dernier.

dit que vous écrivez beaucoup, ça veut dire que vous écrivez trop. »

Aujourd'hui, la romancière de « *la Vie scélérate* » récidive avec « *le Fabuleux et triste destin d'Ivan et Ivana* » : les tribulations de jumeaux qui, après neuf mois fusionnels, restent fous amoureux alors que toutes les lois humaines condamnent leur passion. Ce couple maudit est né « *d'un événement passé inaperçu quand il y a eu l'attentat contre "Charlie Hebdo" : une policière municipale d'origine martiniquaise a été abattue par un terroriste qui venait du Mali. Pour moi, c'était un effondrement. La fin de la négritude. J'ai pleuré en pensant à cette fille, tuée par quelqu'un de sa couleur dans un combat qui ne les concerne ni l'un ni l'autre.* » Elle a pensé, aussi, que le personnage d'Ivan « *aurait pu être son fils* », son cher fils unique emporté par le sida en 1997. A l'arrivée sa fable crée est un roman dont le réalisme magique, à la fois tragique et plein de fantaisie, navigue de la Guadeloupe à la banlieue parisienne en passant par les coulisses maliennes du djihadisme. C'est parfois drôle, souvent intelligent, toujours sensible. C'est même une manière assez gonflée de réfléchir aux liens entre la colonisation, ce fléau d'hier, et le terrorisme islamiste, cette plaie contemporaine. La preuve, en tout cas, que Maryse Condé reste une grande conteuse.



« LE FN NE ME FAIT PAS PEUR »

On peut donc vivre recluse dans le Vaucluse, entre une tribu de colons ivoiriens sculptés, un tableau du peintre haïtien Préfète Duffaut et un autre du Guadeloupéen Michel Rovelas, sans ignorer « *le spectacle du monde* ». Maryse Condé, qui confesse avec gourmandise être « *addict* » à la télévision, a suivi les mouvements qui ont secoué la Guyane en pensant qu'il devient urgent de « *repenser à fond* » le statut des ex-colonies, et notamment de « *réintégrer la Guadeloupe et la Martinique dans l'ensemble caribéen, plutôt que de faire de nous des étrangers à la région à laquelle nous appartenons* ». Elle n'a pas non plus raté une miette de la présidentielle. Quand Emmanuel Macron a parlé de la colonisation comme d'un crime contre l'humanité, elle y a vu une déclaration « *terriblement opportuniste* », mais a rédigé un beau texte annonçant un temps où les hommes « *n'auront plus peur les uns des autres* » (1). Pour les prophéties apocalyptiques, prière de s'adresser ailleurs : « *Je vois des drames, je suis affligée, mais je suis convaincue qu'un jour ça sera meilleur, ça sera intéressant d'être sur terre. Je crois que demain sera très beau, que la terre enfin sera ronde... Je ne serai pas là, dommage pour moi. Mais tout va finir par aller bien. Je ne dis pas mieux, je dis bien.* »

BIO

Née en 1937 à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), Maryse Condé a enseigné à Harvard et Columbia. Auteure notamment de « *Ségou* » et de « *la Vie sans tarder* », elle a été la première présidente du Comité pour la Mémoire et l'Histoire de l'Esclavage créé en 2004.

Pour elle, Jean-Luc Mélenchon n'était « *pas loin du miracle* ». Et elle se félicite d'avoir parié sur un score de 30% pour Marine Le Pen : « *Le FN ne me fait pas peur. Même dans cette région, qui vote largement FN, je n'ai pas rencontré d'hostilité. Les Français gardent un respect pour l'autre. Le FN est un conglomérat de gens très amers, très malheureux. Si on arrive à prêter l'oreille à leurs problèmes, ils vont voir clair. J'ai foi dans le peuple français, il est plus riche qu'on ne le dit. Marine Le Pen et son entourage, qui battent le fer de cette désespérance, vont disparaître.* » La romancière de « *Pays mêlé* », pourtant, n'a pas voté. « *Je ne suis pas française ! dit-elle bizarrement. Je suis de la génération à qui Sartre a dit que les élections sont un "piège à cons". Et je suis une Guadeloupéenne. J'aurais pu accepter que le déracinement me transforme, devenir une Française comme bien d'autres, avec une peau noire. Mais ne pas vouloir être française, c'est aussi profond que de l'être.* »

Quand il y a « *de la lumière, mais pas trop* », Maryse Condé lit : Leïla Slimani et Philippe Besson, qu'elle a « *beaucoup aimés* » ; « *Laëtitia* » d'Ivan Jablonka ; Yasmina Reza et Yasmina Khadra, qui l'ont « *déçue* ». « *Je lis plutôt le présent, je suis trop intéressée par l'avenir. Et Fanon, pour être toujours en colère. Ça fait du bien. J'ai lu tout Fanon. La première fois, je n'avais rien compris. Mon masque était si blanc que je ne voyais pas ma peau noire. Je l'ai redécouvert en Guinée, quand il est mort fin 1961 et que Sékou Touré a décrété quatre jours de deuil national. J'aime sa complexité. Il dit : "Je ne suis pas esclave de l'esclavage." Césaire est plus univoque : on est beaux, on a tout inventé. Avec Fanon, un Noir peut devenir un odieux bourreau. Mais il peut aussi, toujours, devenir un modèle.* » Pour Richard, qui l'a également traduit, c'est clair : « *Fanon, c'est la théorie des livres de Maryse.* »

Cette grande dame n'a jamais cessé d'écrire. Cette fois pourtant, c'est fini : « *C'est une décision très dure. Mais on écrit avec un corps. S'il ne veut plus, on lui obéit, on se résigne. Avec ma maladie je ne peux plus me servir librement de l'ordinateur. Je dois dicter. J'ai deux personnes à qui j'ai dicté mon roman. L'une s'appelle Régine mais je ne vis pas avec elle. L'autre, c'est mon mari. Le pauvre, je lui demande trop de choses. Il est anglais, il faut parfois lui épeler un verbe. Il confond l'imparfait avec le passé simple. C'est trop dur. Sartre a bien dit qu'on a besoin de contacts avec le papier. Le texte, c'est une part de vous-même, plus proche qu'un enfant. Ne pas faire le dessin des mots, c'est une sensation horrible. Donc je vais arrêter. Et puis j'ai tout dit, de ce que je voulais dire. Je n'ai plus qu'à fermer mon bec, tout le monde s'en fout.* » Souvent, elle répète à Richard que son livre est « *un livre de trop, parce qu'un livre, il faut savoir le défendre. Pouvoir aller en promotion, courir à droite et à gauche, ce que je ne peux plus faire. C'est un livre que j'aurais dû garder dans un tiroir.* » Maryse Condé, qui a toujours aimé avoir l'esprit de contradiction, est un écrivain qui mérite qu'on la contredise. Et pas seulement parce qu'elle sait cuisiner le navarin avec des patates douces. ■

(1) A lire sur BibliObs.com.